



EUROPE ECHECS

www.europe-echecs.com



SUSAN POLGAR
LA 8^e CHAMPIONNE DU
MONDE À L'HONNEUR

BELGIQUE 8,07 € - SUISSE 11,50 FS - LUXEMBOURG 7,77 € - ESPAGNE 7,30 € - CANADA 8,95 \$ - MAROC 65 MAD - TUNISIE 7,40 TND - GRÈCE 7,60 € - DOM 8 € - ITALIE 7,10 € - PORTUGAL 7,50 €

LA MAGIE DE CARLSEN

MAGISTRAL MAGNUS AU GRENKE

N°699 - JUIN 2019

M 01540 - 699 - F: 6,95 € - RD



ET AUSSI

- CHAMPIONNAT DE FRANCE JEUNES : RECORD ABSOLU AVEC 1785 JOUEURS !
- MONDIAL VÉTÉRANS : LA FRANCE EN BRONZE
- FINALES : MEIER-CARLSEN AU GRENKE : SOUS LE SIGNE DE PHILIDOR
- LE CAHIER DE MARC QUENEHEN : LE CANON D'ALEKHINE
- HISTOIRE : IL Y A 50 ANS, BORIS SPASSKY DEVENAIT CHAMPION DU MONDE



SUSAN POLGAR

8^e CHAMPIONNE DU MONDE

L'aînée des sœurs Polgar, Susan, championne du monde en 1996, était la marraine du championnat de France des jeunes à Hyères.

Actuellement, elle se consacre à la promotion du jeu auprès des enfants et plus particulièrement des jeunes filles. Susan reçut un accueil triomphal et émouvant, le 19 avril. Près de 1800 enfants entonnèrent un vibrant « Happy Birthday » au Forum du Casino et à l'Espace 3000 car, ce jour-là, elle fêtait son 50^e anniversaire. Le lendemain, Susan put constater sa popularité car pendant plus d'une heure, les jeunes et leurs parents, sagement alignés, patientaient pour une dédicace et un « selfie ». Ce fut l'occasion de revenir sur le parcours de cette grande championne.

Georges Bertola : Votre père affirme que le talent, le génie, sont le résultat de l'acquis et non de l'inné. On ne naît pas génie, mais on le devient ?

Susan Polgar : Pour l'essentiel, je suis d'accord avec la théorie de mon père. Bien sûr, l'idéal serait d'avoir de bons gènes et de travailler beaucoup. Toutefois, je pense que le plus important est le travail. La théorie de mon père est basée sur le fait de l'appliquer très tôt, dès l'âge de trois ou quatre ans. Beaucoup de choses se décident à ce moment-là, au sujet du potentiel de l'enfant par rapport à l'attention qu'on lui accorde et de l'environnement dans lequel il évolue. Même une seule phrase dévalorisante qui revient sans cesse, comme par exemple « Tu n'es pas bon », par rapport à un autre à qui on dit « Comme tu es doué », peut avoir des conséquences. C'est pourquoi ces trois, quatre ou cinq premières années sont primordiales pour l'avenir de l'enfant.

Comment expliquez-vous qu'un joueur comme Capablanca, qui n'avait pas vraiment étudié les échecs, puisse être considéré comme un génie pur ?

Il y a plusieurs explications. Premièrement, c'était une autre époque, il y avait peu de matière à apprendre, peu de livres, peu de théorie. Deuxièmement, je connais quelques-uns de ces joueurs



Le gâteau d'anniversaire de Susan, à Hyères, pour ses 50 ans.

extrêmement talentueux qui ont grandi dans une autre culture, spécialement dans les pays latins, où ce n'est pas bien vu de trop travailler. C'est plutôt valorisant de ne pas le faire. Mais en réalité, ces talents « purs » travaillent parfois très dur, je le sais aujourd'hui car il y a plusieurs grands-maîtres venus d'Amérique latine, dans mon école. Le jeu d'échecs est très complexe avec beaucoup de composants. À un certain niveau, la connaissance, la compétence et la confiance en soi sont très importantes, mais il n'y a pas que cela, l'habilité à gérer le stress, la pression, pouvoir bien dormir après une partie difficile ou perdue, pouvoir déceler les moments critiques, ne pas avoir peur de son adversaire, comme tant de joueurs devant Magnus Carlsen. Pour être un grand joueur d'échecs, il faut réunir toutes ces qualités. La connaissance est importante, mais si un joueur possède

d'autres de ces qualités, cela peut compenser pour beaucoup.

Vous êtes, avec vos sœurs par la suite, première à avoir contesté la domination des joueuses venues de l'URSS, et particulièrement de Géorgie. Etiez-vous préparées spécialement pour le faire ?
Non, je n'étais pas vraiment préparée à j'aimais avant tout jouer. Avec mes sœurs, nous nous entraînions intensément pour voir jusqu'où cela nous conduirait. Notre premier grand challenge eut lieu en 1988, lors de l'Olympiade de Thessalonique, lorsque nous avons remporté la médaille d'or pour la Hongrie, devant l'URSS et la Yougoslavie. C'est intéressant, parce qu'à cette époque nous avions déjà des Elo supérieurs à toutes les autres joueuses. Saviez-vous que presque toutes les joueuses avaient obtenu un bonus de 100 points Elo supplémentaires

de la part de la FIDE, sauf moi ? C'est pour cette raison que le 1^{er} janvier 1987, la Géorgienne Maia Chiburdanidze m'a devancée à la 1^{re} place du classement mondial. Battre les Géorgiennes n'était qu'une étape dans notre progression.

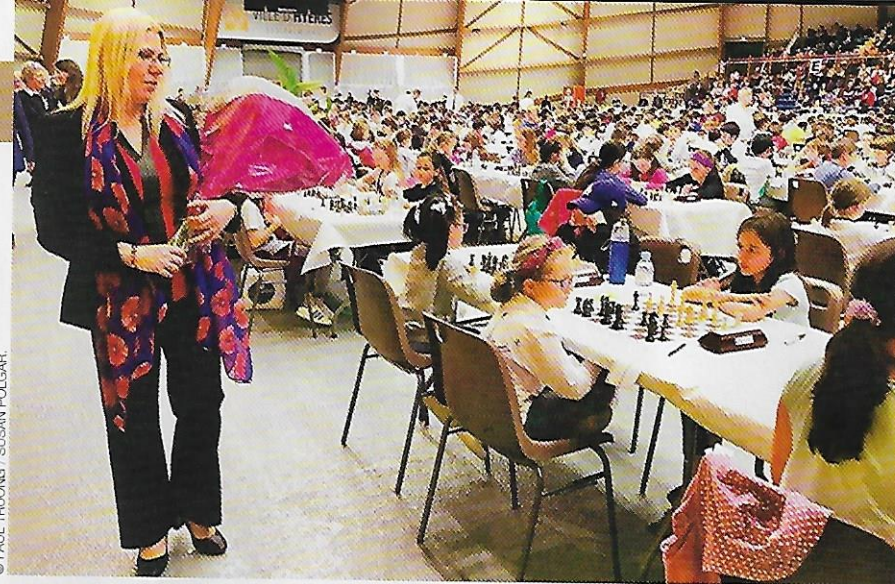
Le fait d'avoir été rejetée par votre propre pays, très critiquée jusqu'à qualifier l'expérience du phénomène Polgar comme « L'exploitation du travail des enfants », pour citer le GMI Portisch, par exemple, cela vous a-t-il perturbé dans votre progression ?

Portisch ne croyait pas du tout à la théorie de mon père et à son expérience, comme tant d'autres d'ailleurs ! À l'époque, il m'a dit : « Les femmes ne peuvent pas jouer aux échecs comme les hommes, ne perds pas ton temps dans cette voie. » Portisch n'avait rien contre moi et ma famille, mais il n'y croyait tout simplement pas. C'était la partie la plus difficile que de grandir dans cet environnement hostile, dans une atmosphère négative, car la plupart des gens pensaient que les femmes ne pouvaient pas jouer au même niveau que les hommes. Certains ont attaqué mon père en l'accusant d'abus contre ses enfants, en les obligeant à jouer aux échecs. À cette époque, c'était révolutionnaire car il y avait peu de femmes qui jouaient aux échecs. La norme était que les filles devaient jouer à la poupée. Mais mes sœurs et moi aimions les échecs, nous trouvions du plaisir en nous amusant avec le jeu. Cela paraissait complètement fou, comme si nous avions été sur la lune.

Vous avez beaucoup travaillé, mais dans une ambiance joyeuse, votre père ne vous a donc jamais contrainte à travailler les échecs ?

Nous avons eu une enfance heureuse. Nous ne sommes pas allés à l'école, nos enseignants étaient nos parents. C'est pourquoi nous avons disposé de beaucoup de temps car en allant à l'école, on perd du temps pour différentes raisons. À cinq, six ans, je savais lire, écrire et maîtrisais le calcul élémentaire. J'avais déjà assimilé le programme de l'école dispensé sur quatre années. C'est la raison pour laquelle nos parents ne nous ont pas scolarisées. Je pense qu'étant mère et enseignante, surtout pour des enfants en bas âge, c'est important de les savoir très occupés, car si l'on n'a rien à faire, alors commencent les problèmes. Je pense que c'était bénéfique d'avoir beaucoup de choses à faire dans un mode de vie structuré, sans se rendre à l'école. Il y avait des gens qui venaient chez nous pour jouer aux échecs et parlaient différentes langues, ceci nous paraissait tout à fait normal.

Pourtant, il devait y avoir une certaine discipline, je connais des coachs pour



La 8^e championne du monde, invitée d'honneur du championnat de France.

qui c'est essentiel, qui appliquent une discipline presque militaire ?

C'est la raison pour laquelle mon père pensait qu'il était si important de commencer à quatre ou cinq ans, en élevant l'enfant avec des règles et des attentes bien délimitées. C'est pourquoi ce fut profitable de rester à la maison. Nous n'étions pas exposées à des tentations, des effets négatifs de l'école et de la société. Nous étions en quelque sorte dans une cage dorée. Il y avait des règles à la maison et, à part les clubs d'échecs où nous nous rendions toujours accompagnées de nos parents, nous n'étions pas confrontées au monde réel. Il n'a pas été nécessaire pour notre père d'imposer de la discipline, nous trouvions cette situation normale et ne connaissions rien d'autre.

Lorsque que vous devenez championne du monde en 1996, était-ce une étape ou votre objectif ultime ? Depuis, vous n'avez apparemment plus poursuivi la compétition avec autant de motivation, de détermination ?

Je pense que le moment le plus important de ma carrière fut lorsque j'obtins le titre de grand-maître international, en 1991. Je fus la première à obtenir le titre de manière régulière, sans avoir besoin des points Elo supplémentaires accordés aux femmes. Après avoir brisé un certain nombre de barrières [en 1986, Susan est la première femme à se qualifier pour le championnat du monde masculin – NDLR], je me suis dit « mission accomplie ». Ensuite, j'ai gagné le championnat du monde de blitz et de rapides, et le titre de championne du monde classique. J'ai alors pensé que c'était le bon moment pour réaliser un rêve, faire autre chose pour les échecs. En utilisant ma notoriété pour ouvrir des portes, pour explorer d'autres domaines et rendre les échecs plus populaires et plus visibles pour la nouvelle génération. J'ai fondé mon centre d'échecs, à New York, en espérant tout particulièrement ouvrir des portes pour les jeunes filles. Je voulais que les gens respectent les échecs comme d'autres sports, le tennis ou le basket, par exemple, que les résultats soient publiés dans les journaux, pas uni-

quement dans la presse échiquéenne. Je pense que le monde des échecs s'est beaucoup amélioré au cours des 20 dernières années. Il y a plus d'argent, ce qui fait partie de la reconnaissance. Magnus Carlsen est un héros, du moins en Norvège, beaucoup connaissent son nom. Sur un plan plus général, les échecs ont été intégrés dans la vie courante, plus acceptés dans la société, mais je pense qu'il y a encore un long chemin à faire. C'est dans cette direction que je travaille énormément, surtout aux États-Unis. Depuis 2002, ma fondation nous a permis de faire un grand pas en avant en ce qui concerne les compétitions pour les jeunes filles et les femmes. Je n'ai pas de regret d'avoir arrêté la compétition, malgré le fait que j'ai fait un « come back » en 2004, quand j'ai joué l'Olympiade pour les États-Unis. J'ai obtenu deux médailles d'or et deux médailles d'argent et j'ai réalisé ma meilleure performance, après une pause de près de 9 ans. Je me suis retirée en 1996, sans en avoir vraiment l'intention. J'attendais l'organisation du match pour défendre mon titre mondial. La FIDE n'a rien fait et lorsque je me suis retrouvée enceinte, c'est à ce moment-là qu'elle a décidé d'organiser le match ! J'ai demandé un peu de temps, mais ils m'ont enlevé le titre et je suis allé jusqu'au Tribunal Arbitral du Sport à Lausanne pour me défendre, une longue histoire.

Les échecs ont eu une période de grande visibilité lors du match du siècle Spassky-Fischer en 1972 ou ceux opposant Karpov à Korchnoi ou Karpov à Kasparov. La presse mondiale s'intéressait aux échecs. De nos jours, Carlsen a amené un peu plus d'audience, mais nous sommes encore très loin d'avoir une telle visibilité. Comment l'expliquez-vous ?

En ce qui concerne Spassky-Fischer, les raisons étaient avant tout politiques. La guerre froide sévissait entre l'URSS et les États-Unis. C'était un moment particulier, le monde était inquiet devant l'éventualité d'une guerre, d'une guerre nucléaire. C'était un duel entre deux grandes puissances qui se mesuraient et cela a été monté en épingles par les



LA JOUEUSE DU MOIS



Sacrée après avoir battu Xie Jun, en 1996.

médias pour désigner, au moyen du jeu d'échecs, quel était le meilleur système, le communisme ou le capitalisme. Bien sûr, Fischer était aussi quelqu'un de très singulier, doté d'une forte personnalité. Il y a un autre aspect du point de vue de l'image, l'Union soviétique était représentée par une équipe et Spassky a bénéficié de tout le soutien possible du système avec l'appui du gouvernement et des meilleurs grands-maîtres, tandis que Fischer représentait l'image du mauvais garçon qui n'avait pas beaucoup de soutien ou, plus précisément, qui ne voulait pas être aidé. Il voulait réussir par lui-même et, ce qui est incroyable, c'est qu'il l'a fait !

Il faut ajouter que Spassky a accepté tous les compromis pour jouer ce match, un autre que lui se serait contenté d'appliquer le règlement qui lui permettait de garder le titre de champion du monde par forfait.

Je connais bien Boris, il est venu souvent à Budapest dans les années 1990, durant la période où Fischer y résidait. J'ai parlé plusieurs fois avec eux, surtout avec Boris et j'ai toujours eu l'impression que, dans son subconscient, Spassky voulait que Fischer gagne, que c'était mieux pour le monde des échecs. Il ne pouvait dissimuler une certaine lassitude de porter la couronne mondiale. En 1972, Fischer était meilleur que lui, Spassky pensait avoir eu son point culminant en 1969. Lorsque vous admettez que votre adversaire est plus fort, si vous acceptez ce fait, vous êtes presque perdant avant le match. Après le match, ils sont restés bons amis et Spassky, qui vivait en Union soviétique, ne devait pas le laisser paraître. Bien des années après, mon sentiment est qu'il n'a pas fait exprès de perdre, mais, inconsciemment cela lui importait peu.

Lors de l'Olympiade de Dresde en 2008, peu après la mort de Bobby, Spassky a donné une conférence de presse où vous étiez présente, où il exprimait une forme d'amour pour celui qui avait brisé sa carrière en quelque sorte.

Oui, ils étaient très proches. Boris est venu plusieurs fois à Budapest uniquement pour passer du temps avec Bobby. Je pense que les deux ressentait qu'ils avaient écrit une page de l'histoire des échecs ensemble, malgré le fait d'être des adversaires. C'était quelque chose tellement au-dessus de la compétition. C'était une révolution pour les échecs et c'est ce qu'on ressentait en parlant avec Spassky. Le score final était presque sans importance, c'est ce qu'ils ont fait ensemble pour les échecs qui comptait.

Avez-vous vécu d'autres rencontres inoubliables dans le monde des échecs ?

J'ai un joli souvenir lorsque j'étais adolescente. C'était à Moscou en 1981, j'avais 12 ans. Il y avait un grand tournoi dans lequel Tal jouait. Nous nous y sommes rendus et je n'en croyais pas mes yeux, lorsque j'ai vu Mikhaïl Tal en chair et en os. Ce jour-là, il jouait contre Vaganian. J'ai dit à ma mère : « Quel rêve de pouvoir jouer un blitz contre Tal ! ». Après chaque coup, Tal se rendait dans le hall pour fumer et c'est à ce moment que ma mère, qui parlait parfaitement le russe, l'a interpellé pour lui demander : « Ce serait fantastique si vous pouviez jouer un blitz avec ma fille après la partie. » Et, à la surprise générale, Micha a répondu « Oui, bien sûr. Pas de problème. » Et plus surprenant encore, après 15 à 20 minutes, il a offert la nulle pour venir jouer contre moi. C'était incroyable, j'avais les Blancs dans la première partie et il a joué une défense Philidor, j'ai réussi une jolie partie en sacrifiant deux pièces et j'ai fait nulle. Il est resté un instant abasourdi. Après, nous avons joué quelques parties que j'ai perdues. Un très beau souvenir !

De nos jours, comment expliquez-vous la réussite des joueuses chinoises qui dominent depuis près de deux décennies avec autant de championnes du monde ?

Je pense que c'est une décision politique de leur gouvernement de mettre des moyens, des ressources, pas seulement pour les femmes, les hommes aussi ont

gagné les Olympiades. Les résultats viennent plus vite chez les femmes car elles n'ont pas besoin de battre un Magnus Carlsen. Les Chinois sont si nombreux que parmi cette multitude, ils vont forcément trouver des grands talents. Je sais qu'ils ont une discipline, une manière très organisée de promouvoir, sous le contrôle de leur gouvernement, leurs athlètes, pas seulement aux échecs, en gymnastique et dans d'autres sports en général. Je me souviens que leur première championne du monde, Xie Jun, a été coupée de sa famille pour être placée dans un centre d'entraînement à Beijing, où elle restait tout le temps, à part une visite ou deux à sa famille. C'était un entraînement très professionnel. Ceci est contraire aux autres pays où, pour la plupart des joueurs, Carlsen ou Caruana par exemple, le support principal est la famille, aidée par les fédérations et des clubs.

Quelle impression vous a laissé le championnat de France Jeunes 2019 dont vous étiez la marraine, qui a réuni près de 1800 joueurs dans une atmosphère très « fair play » ?

Je suis impressionnée, c'est incroyable surtout parce que tous ces jeunes sont issus de tournois qualificatifs. Aux États-Unis, cela se joue dans un tournoi open et, seulement tous les quatre ans, est organisé un tournoi comprenant toutes les catégories d'âge, comme ici mais avec peut-être 5500 jeunes, tous les jours dans un tournoi open. Cela m'a touché de voir tous ces jeunes jouer même s'il régnait un peu d'excitation. Bien sûr, j'ai été très émue lorsque tous les participants m'ont souhaité un joyeux anniversaire ! Bravo et félicitations aux organisateurs et à la FFE pour avoir mis sur pied ce bel événement ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR GEORGES BERTOLA

LE CLASSEMENT D'ARPA ELO EN QUESTION

Arpad Elo, d'origine hongroise, est l'inventeur du système de classement des joueurs d'échecs et il est l'auteur d'un rapport sur son système qui, selon lui, défavorisait les femmes en raison du seuil plus bas auquel elles accédaient au rang international. 2000 Elo chez les femmes et 2200 chez les hommes, à l'époque. Elo estimait juste d'accorder 100 points à toutes les joueuses avec un argument stupéfiant : « Je suggère que Susan Polgar n'obtienne aucun point supplémentaire puisqu'elle ne participe qu'à des compétitions masculines ! » ■ GEORGES BERTOLA